

Michel

Terestchenko

Ce bien qui fait
mal à l'âme

La littérature comme expérience morale

ESSAI LITTÉRAIRE

Par l'auteur de
Un si fragile vernis
d'humanité

 DON QUICHOTTE

Ce bien qui fait mal
à l'âme

Michel Terestchenko

Ce bien qui fait mal à l'âme

La littérature
comme expérience morale

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions,
une marque des éditions du Seuil, 2018

ISBN : 978-2-35949-662-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Alain.

« Hommes imprévisibles. Hommes
assaillis du dieu. Hommes nourris
au vin nouveau et comme percés
d'éclairs. »

Saint John Perse, *Vents*, 1946

« Il doit exister ailleurs, je ne sais
quoi de plus parfait que nous-
mêmes, un Bien dont la présence
nous confond et dont nous ne sup-
portons pas l'absence. »

Marguerite Yourcenar,
L'Œuvre au noir, 1968

Introduction

« Il est important que le grand art nous enseigne comment les choses réelles peuvent être regardées et aimées. »

Iris Murdoch,
L'Attention romanesque, 2005

« Ce n'est pas avec de bons sentiments qu'on fait de la bonne littérature¹. » Le mot d'André Gide, passé en adage, est si unanimement accepté que c'est à peine si on ose le contester. Est-il seulement des contre-exemples ? Myriel Bienvenu et Jean Valjean dans *Les Misérables* de Victor Hugo, le prince Mychkine dans *L'Idiot* de Dostoïevski ou Billy Budd chez Herman Melville – tous personnages que nous rencontrerons dans le présent essai – sont des êtres puissamment bons ou innocents, mais cela ne fait pas de ces œuvres, où se rencontrent aussi des figures d'une noirceur et d'une perversité singulières, des exemples convaincants de ce qu'est une littérature du bien, si tant

1. Gide, *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Gallimard, 1954, à la date du 2 septembre 1940, p. 52.

est qu'une telle chose existe. Ce n'est pas que les hommes soient incapables d'agir avec bienveillance, bonté et générosité, mais écrire un roman à des fins d'édification morale ou religieuse conduirait inévitablement l'auteur à verser dans un sentimentalisme insipide, un angélisme de pacotille. Quel écrivain de talent voudrait se rendre si *risible* ? Mieux vaut admettre ce qu'écrivait François Mauriac dans son *Journal* :

Rien ne pourra faire que le péché ne soit l'élément de l'homme de lettres et les passions du cœur le pain et le vin dont chaque jour il se délecte. Les décrire sans connivence [...] est sans doute à la portée du philosophe et du moraliste, non de l'écrivain d'imagination dont l'art consiste à rendre visible, tangible, odorant, un monde plein de délices criminelles, de sainteté aussi¹.

La richesse du mal

La luxure, la cupidité, la soif de pouvoir et, accompagnant ces trois passions dominantes, l'ensemble des vices humains avec leurs crimes et leurs délits, mais aussi la souffrance et la détresse physique, psychique, toute la palette de l'expérience humaine du mal, constituent un fonds dans lequel romanciers, dramaturges et poètes ne cessent de puiser, comme s'il s'agissait là d'une ressource infiniment plus riche, féconde et colorée du peu qui pourrait être tiré des déclinaisons du bien : le bonheur, la bonté et la paix. Le propre de la paix est d'être sans histoire, à la différence de la guerre, dont les fureurs alimentent depuis longtemps les récits et les chroniques sanglants de

1. *Mauriac devant le problème du mal*, actes du colloque du Collège de France, réunis et publiés par André Séailles, Klincksieck, 1994, p. 90.

l'aventure humaine. Le bonheur n'est un filon guère plus prometteur. Quant à la bonté... Sait-on même de quoi l'on parle ? Mieux vaut s'inspirer de la méchanceté puisqu'elle n'est jamais à court d'inventions. L'affaire est entendue, le dossier est clos. Mais l'est-il tout à fait ?

Du bien, y a-t-il si peu à dire et à penser, sauf à dénoncer les oripeaux de vertu dont il se revêt et les politiques meurtrières qui s'en réclament ? « Voir clair, c'est voir noir¹ », disait Paul Valéry. Le mot est symptomatique. Une longue tradition de moralistes nous aura appris que la lucidité consiste à n'être pas la dupe du jeu social et de ses mascarades, et qu'il convient de ne pas se laisser abuser par l'apparence de la vertu et les séduisantes idéologies du bien – quel mal n'a-t-on pas fait en leur nom ! – et que, derrière le désintéressement, il y a souvent un intérêt à l'œuvre. Dès lors, il s'agira de s'exercer à une constante vigilance négative, sorte de pédagogie inversée qui nous désabuse de la figure du bien, quoique nos pratiques quotidiennes et nos jugements moraux soient ordinairement gros de cette notion². Faut-il, pourtant, s'en tenir à ce constat définitif, à cette posture où la prudence voit le poison partout ? Et si, au contraire, le bien n'était pas une illusion ou un leurre, une vieille lune métaphysique douteuse ou dangereuse, comme on voudra ? S'il se donnait parfois à voir dans une manifestation tout à la fois évidente et bouleversante ?

1. Valéry, *Variété II*, 1929, in *Œuvres*, t. 1, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, p. 580.

2. « En règle générale, écrit Iris Murdoch, la question de savoir dans quelle direction est le Bien ne fait pas pour nous de doutes sérieux. De même, nous savons reconnaître l'existence réelle du mal : le cynisme, la cruauté, l'indifférence à la souffrance. » Iris Murdoch, *La Souveraineté du bien*, trad. Claude Pichevin, coll. « Tiré à part », L'Éclat, 1994, p. 118.

Dans *Un si fragile vernis d'humanité*¹, publié en 2005, nous avons exploré l'admirable conduite des sauveteurs des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Le sous-titre « Banalité du mal, banalité du bien » indiquait assez que, si le mal est une source inépuisable d'interrogations et d'analyses, contrairement à ce que beaucoup affirment, il en est de même du bien et de ses obligations. Mais la démarche historique, s'appuyant sur des cas exemplaires, l'analyse psychosociologique en vue de dégager les traits distinctifs de la personnalité altruiste et les conclusions philosophiques qu'on pouvait en tirer, ce riche et composite matériau, appelaient à suivre une nouvelle direction. Et quoiqu'elle fût singulière, et à bien des égards intellectuellement subversive, c'est avec un caractère d'évidence que s'est un jour imposée l'idée de traiter la question du bien dans la littérature.

Des mines où l'on peut puiser à pleines mains

Les grandes œuvres littéraires, certains romans plus particulièrement – et nul besoin qu'ils soient « à thèse » ou répondent à une intention ouvertement philosophique – constituent des mines dans lesquelles un lecteur attentif à leur infinie richesse, et accueillant à son tour la générosité de l'auteur, peut puiser à pleines mains pour nourrir sa réflexion. Ce qu'ils donnent à voir, parfois clairement, parfois obscurément, nous plonge dans une troublante perplexité en même temps que nous sommes conduits à un élargissement formidable de notre intelligence et de

1. *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, La Découverte, 2005.

notre compréhension des relations humaines. S'il en est ainsi, c'est que les situations et les actions imaginées par le romancier – non par jeu ou fantaisie de l'esprit, mais avec le sérieux et la probité intellectuelle qui sont l'apanage de l'écrivain – posent, jusque dans les œuvres apparemment les plus dénuées d'intentions morales, de complexes et bien réelles interrogations sur le bien et le mal, le juste et l'injuste, le convenable et l'inconvenant, le décent et l'indécent. Lire, lire attentivement implique de s'identifier aux personnages, à ce qu'ils sont, à ce qu'ils font. Du fait de cette sympathie, de ce transport de l'imagination qui nous met à la place de l'autre, se développent autant notre sympathie ou notre empathie que notre faculté d'évaluation et de jugement, non parce que nous appliquerons systématiquement à ces cas des principes établis d'avance, mais parce que nous sommes amenés à y réfléchir et à en délibérer.

La littérature, lorsqu'elle est à la hauteur de ses exigences, outre la beauté intrinsèque de l'œuvre – ou plutôt du fait de sa beauté –, est un moyen incomparable d'accroître notre attention au monde et aux autres. Parce que les personnages sont toujours abordés dans leurs singularités respectives, suivre leur parcours exige l'activation – et c'est parfois un éveil – de la sensibilité et de la réflexion éthiques. Cet éveil à la compréhension intime, au *sentiment* des situations humaines, la philosophie peine à le susciter et à le développer parce qu'elle aura trop souvent délaissé, ignoré, voire méprisé ce que l'intelligence requiert de sensibilité et l'imagination de travail. Telle est pourtant la condition première de toute quête de la connaissance et connaissance véritable – « Commençons par l'immense pitié¹ », déclare

1. Hugo, *Fragments philosophiques, 1860-1865*, Arvensa, 2014, p. 34.

Victor Hugo. De là viennent la portée authentiquement cognitive et, en comparaison, la profondeur inégalée des grandes œuvres littéraires. « Pour le meilleur et pour le pire, écrit Iris Murdoch, la littérature creuse plus profond que la philosophie¹. »

Savions-nous, je veux dire, savions-nous vraiment, en quelle manière un geste de bonté véritable, de bonté insensée, excessive, peut bouleverser un être, jusqu'à transformer sa vie tout entière, avant d'avoir accompagné Jean Valjean à la rencontre de l'évêque Bienvenu ? Rien ne laisse mieux éprouver les dilemmes de la responsabilité morale que le chapitre « Tempête sous un crâne » des *Misérables*, où les exigences de l'honnêteté et de l'intégrité entrent dans un conflit terrible avec le calcul utilitariste des conséquences. Puisque nous évoquons les dilemmes de la responsabilité morale, aucune œuvre ne nous fait mieux saisir les raisons, toutes machiavéliennes, de cette sombre nécessité voulant que le bon prince doive avancer dans le mal pour conserver son pouvoir que *Billy Budd* de Melville, et la décision au cœur de l'intrigue que prend le commandant Vere de faire pendre le beau matelot, l'incarnation parfaite de l'innocence, en conséquence d'un crime dont il ne s'est qu'involontairement rendu coupable. Nous ne savions pas quels sont les égarements, les malheurs, les pièges où la pitié peut tomber, du moins pas aussi clairement, avant d'avoir lu *La Pitié dangereuse* de Stefan Zweig, et nous saisissons alors les dilemmes entre le désir de liberté et les contraintes de l'obligation auxquels la pitié – « maudite pitié », s'écriera à plusieurs reprises Anton Hofmiller, le héros du roman – nous confronte tragiquement. Et que

1. Iris Murdoch, *L'Attention romanesque*, trad. Denis-Armand Canal, coll. « Contretemps », La Table ronde, 2005, p. 49.

penser de la distinction que Zweig établit entre la « pitié sentimentale » et la « pitié créatrice » ?

Les chapitres qui suivent se proposent d'apporter un pendant au célèbre livre de Georges Bataille *La Littérature et le Mal*, et prennent le contre-pied de ce qu'il affirmait en 1958 lors d'un entretien télévisé : « Si la littérature s'éloigne du mal, elle devient vite ennuyeuse¹. » Gageons, au contraire, que lorsque la littérature s'approche du bien, elle est formidablement *intéressante*. Et cet intérêt n'est pas seulement intellectuel : il nous implique infiniment.

Nous ne dirons rien pour l'heure des conclusions auxquelles nous avons cru devoir aboutir. Qu'il nous suffise d'avancer ceci : nulle expérience plus que l'expérience littéraire ici menée ne confirmera davantage les propos que Hannah Arendt tenait, le 20 juillet 1963, dans une lettre à Gershom Scholem :

À l'heure actuelle, effectivement, je pense que le mal est seulement extrême, mais jamais radical et qu'il ne possède ni profondeur, ni dimension démoniaque. Il peut dévaster le monde entier, précisément parce qu'il prolifère comme un champignon à la surface de la terre. Seul le bien est profond et radical².

Seul le bien est profond

Quel sens donnerait-on à cette « superficialité » du mal si elle ne désignait, chez Hannah Arendt, le manque de profondeur morale, de densité personnelle, de sens des

1. Georges Bataille, entretien avec Pierre Dumayet à propos de *La Littérature et le Mal*, 21 mai 1958.

2. Hannah Arendt, *Wahrheit gibt es nur zu zweien. Briefe an die Freunde*, Piper, 2015, p. 284. Un grand merci à Sarah Zellner pour sa traduction.

responsabilités qui caractérise les exécuteurs, les bourreaux et les assassins ? La psychologie criminelle nous enseigne le caractère infantile des meurtriers, incapables de discerner l'existence de l'autre et d'imaginer les émotions qu'il éprouve. Cette insensibilité, véritable maladie de l'empathie, constitue l'un des traits scientifiquement les mieux documentés de la personnalité psychopathe. À cela s'ajoutent une absence totale de sentiments de culpabilité, de remords ou de honte, un mépris affiché à l'égard de toute notion de responsabilité, perçue comme une limitation de soi, imposée par la société, et qui serait, à les entendre, le propre des imbéciles, des lâches, des nuls, tout juste bons à être écrasés, piétinés, éliminés. Ces traits distinctifs de la psychopathie révèlent tous un manque, et la violence ainsi libérée ne désigne pas un accroissement de l'être mais sa diminution. Le sentiment de liberté se trouvera peut être multiplié chez l'individu que n'entrave aucun obstacle moral et qui se sent tout puissant, mais c'est là une illusion qui dissimule l'aliénation que provoque la soumission à des pulsions incontrôlées. Nulle grandeur, nulle profondeur dans cette impunité qui laisse libre cours à la plus meurtrière des suffisances.

La frontière entre « l'esprit psychopathe » et l'individu sain d'esprit n'est pourtant pas aussi marquée. Certaines institutions sociales et politiques réussissent à inhiber le sens moral de personnes en tous points « normales », ce jusqu'à les conduire à nuire gravement, dans certaines circonstances, à leurs semblables. Tel fut le résultat des expériences sur la soumission à l'autorité, menées par Stanley Milgram au début des années 1960 : dans le protocole de base de l'expérience, près des deux tiers des sujets ont accepté d'envoyer des décharges d'intensité maximale à un mauvais « élève », simplement parce que ordre leur en

avait été donné. Le but initial – et il fut atteint au-delà de toute attente – était de comprendre comment le régime nazi était parvenu à *organiser* un système génocidaire de masse, exigeant la collaboration de tant de citoyens disposés à le faire fonctionner, en inversant les principes les mieux établis de la civilisation. « Les tyrannies, écrit Milgram, sont perpétrées par des hommes timorés qui n'ont pas le courage de vivre à la hauteur de leurs idéaux¹ ».

Au reste, le criminel de guerre n'est souvent qu'un petit homme ordinaire qui cache sa nullité et son insignifiance derrière l'obéissance aux ordres, la rigidité de l'uniforme, l'adhésion à l'idéologie officielle et une passivité endurcie par l'entretien d'un rapport servile à la hiérarchie, d'une reconnaissance aveugle de l'autorité. Nul plus qu'Eichmann, du moins tel que Hannah Arendt le présente, n'incarne mieux cette « nullité » qui serait pathétique si elle n'avait été aussi meurtrière. Les malheurs que ces individus sont susceptibles d'infliger seront sans limites, mais eux-mêmes ne sont souvent que des êtres de façade, des instruments dociles, des hommes dans un étui, dont la vacuité se révèle au grand jour lorsqu'ils sont contraints de rendre compte de leurs actes, et qu'ils se défaussent de toute responsabilité personnelle : « Je ne pouvais pas faire autrement ». Écart atroce entre l'infinité du mal, son caractère « extrême » – qui pourra un jour sonder l'abîme des souffrances que l'homme inflige à l'homme ? –, et la médiocrité étriquée des individus sans lesquels il ne pourrait se commettre. Hannah Arendt voyait en Eichmann une marionnette dénuée de toute spontanéité et Nadejda Mandelstam, la femme du grand poète russe Ossip Mandelstam, mort

1. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calman-Lévy, 1974, p.28.

au Goulag, considérait les officiers du NKVD¹ à l'époque stalinienne comme de dérisoires « poupées de chiffon ». Telle est l'insoutenable « banalité du mal », pour reprendre la formule célèbre d'Hannah Arendt, qui se répand à la surface de la terre comme une infestation ou une épidémie. L'affirmation est osée – et elle réduisait à néant toute esthétisation romantique du Mal, sa prétendue noblesse démoniaque faite d'incandescence et de fureur jetées à la gueule de Dieu et des hommes – mais elle l'est moins que la prétention à parler de la profondeur du bien.

À la vérité, il n'est nul besoin de définir le bien pour le reconnaître lorsqu'il se manifeste et se montre dans des gestes de bonté, parfois excessifs et insensés, parfois ordinaires. Telle est cette manifestation du bien que nous reconnaissons dans les actes des sauveteurs des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Magda Trocmé ouvre sa porte, un soir de l'hiver 1940, à la première réfugiée juive venue frapper à sa porte : « Naturellement, entrez, entrez ». Des milliers d'autres suivront, hommes, femmes, enfants, vieillards, accueillis, protégés, cachés sous de fausses identités par les habitants du Chambon-sur-Lignon et tout un réseau local de solidarité dirigé par son mari, le pasteur André Trocmé. Cette spontanéité désintéressée, répondant à un appel de détresse et à une urgence, a plus de sens, de beauté, de profondeur, de courage évident, d'audace impériale, de noblesse indiscutable – on retrouvera ces

1. Le NKVD, le « Commissariat du peuple aux Affaires intérieures » était en URSS l'organisme d'État chargé de « maintenir l'ordre », et notamment de « défendre l'ordre révolutionnaire ». Le NKVD donnera naissance en 1917 à la première police politique d'URSS, la Tchéka, et en 1922 à la Guépéou (GPU). À la disparition de cette dernière en 1934, le NKVD en reprendra les fonctions pour exercer un contrôle tant sur les populations que sur la direction de l'URSS, ne rendant de comptes qu'à Staline.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2018. N° 137781 (xxxxxx)
IMPRIMÉ EN FRANCE